

LA PATROUILLE

"On taille la route demain". expliquait le cuistot en fourbissant une louche grande comme une pelle.

"L'échelon roulant sera mis en route dès le petit jour et les taxis décolleront si la météo est bonne.

- Ah! Ils nous cassent les pieds, avec leur bougeotte perpétuelle, ronchonnait un petit caporal-Chef, on s'habitue dans un bled, on commence à se débrouiller avec l'habitant, et crac, on joue Rip, pour quelque part ailleurs.

Il cracha au loin et, d'un geste machinal, fit pivoter son calot crasseux sur sa tête en signe à la fois de résignation et de mépris pour ceux, mal définis, qui lui cassaient les pieds.

Quatre fois déjà que le groupe de chasse comprenant deux escadrilles, changeait de résidence depuis 3 mois.

Quatre fois que l'échelon roulant alignait ses voitures, générateur électrique, magasin, car de renseignements, tracteurs, remorques, tonne à eau, roulante.

Quatre fois déjà que tout s'ébranlait à grand renfort de jurons, lorsqu'un chargement mal arrimé manquait de choir ou qu'un chauffeur calait son moteur en essayant de désembourber son camion.

Tu vas le remettre en route mon moulin, eh! empaillé!

L'interpellé faisait des efforts sur la manivelle et petit à petit, chaque homme travaillant ferme, la colonne se mettait en marche faisant jaillir la boue de tous côtés.

"Peux pas faire attention, je suis tout crado maintenant!

Et les chauffeurs rigolaient en voyant le réserviste de la compagnie de l'air essayer de broser d'un revers de manche, un placard boueux qui ornait sa capote, à la place même où un jour peut-être des décorations réhausseraient son prestige.

On ne voyait plus maintenant que l'arrière déjà lointain de la dernière remorque, on n'entendait plus que la pluie qui tombait et le flic-floc des godillots du réserviste qui s'éloignait en patageant.

Quand Philippe BOUGEROT arriva au P.C de la 2ème Escadrille ses deux camarades de patrouille, Jean DELTEUIL et Max KENARDEL, lui bourrèrent amicalement les cotes, le visage fendu d'un rire joyeux.

- Tu connais notre nouvelle résidence?

- Non! et vous?

- 29 T.A. mon lieutenant.

- Ah! elle est bien bonne. Vous parlez comme Anastasie elle-même! 29 T.A. secteur postal 1033 quelque part en France. Pensez-vous que je connaisse par coeur l'indicatif de tous les terrains d'aviation...

Jean et Max riaient à pleine gorge.

- A Montraon

- C'est une blague?

- Enfin, c'est bien à Montraon que ta femme est venue échouer après son départ de Paris en Septembre!... Eh bien, mon vieux, coïncidence, nous allons à Montraon. Tiens, vois le message!

Le Lieutenant vérifia le message et convaincu et suffoqué à la fois répétait:

- Ah! ça alors! - Ah! ça alors..-

- Enfin, nous allons connaître cette Sylviane dont le nom fleurit l'enveloppe que tu remets chaque jour au vaguemestre en ayant l'air de lui dire "perds toutes les lettres si tu veux! mais pas celle-ci ou gare à ta peau" blagua le Sergent KENARDEL.

- Ah, c'est Sylviane qui va être épatée de me voir ...

- De te voir, brailla Max, de nous voir tu veux dire! J'es-père bien que tu vas nous présenter...

- Ah! oui, surenchérit le Sergent-Chef DELTEUIL, depuis le temps que tu nous décris ta femme, je suis impatient d'admirer l'original.

Sylviane était jolie, bien faite, plutôt mince. Ses cheveux tombaient en flot régulier sur sa nuque et se terminait en un épais rouleau dont la courbe rentrante, telle un motif ionique, bordait les oreilles, petites, roses et presque transparentes. De coquines bouclettes couronnaient son beau visage aux traits réguliers. Le nez était fin, la bouche mignonne s'entr'ouvrait sur des dents éclatantes et les yeux surtout, les yeux étaient captivants, gris-verts aux reflets changeants ils avaient une expression extraordinaire, indéfinissable.

Quand Jean fut présenté à Sylviane, il ne vit que son regard. Il ne se souvint que de son regard. Il chercha à la comprendre pensant que du même coup il la devinerait - elle.

Jean aimait ainsi à étudier les êtres qu'il cotoyait mais il sentit combien il lui serait difficile d'apprécier la tonalité de cette femme aux yeux étranges.

- Que penses-tu de Sylviane, Max? interrogea DELTEUIL quand ils se trouvèrent seuls tous les deux.

Max se préparait à sortir en ville car il avait la veille au soir ébauché un flirt au café du "Demi-Dieu" établissement assez moderne qui était l'apanage de Montraon. Il brossait avec soin sa tenue de sous-officier aviateur, lissait ses cheveux bruns sifflotant une rengaine de Rina Ketty - Jean derrière lui, le voyant très occupé à placer sa casquette dans l'angle voulu, s'adressant cette fois à l'image de son ami que la glace renvoyait, reprit sa question.

Après un temps passé à vérifier le noeud de sa cravate, Max qui pensait à toute autre chose:

"-Sylviane? Belle gosse! Il ne doit pas s'embêter l'ami Philippe, à poils, elle doit être "maison"....

- Tu ne me comprends pas Max sursauta Le Sergent-Chef, je te demande ce que tu penses de son caractère, de son tempérament, de son être moral? As-tu remarqué ce regard?

- Oh! je ne me suis pas tant cassé la tête, tout ce que je pense c'est que c'est une femme qui doit aimer l'amour et que si elle n'était pas Madame Philippe BOURGEROT, je m'en occuperais sérieusement!

- Oui, mais elle est précisément Madame Philippe BOURGEROT, et tu connais la règle de l'escadrille ... et ce qui est respecté pour les petites amies de passage doit l'être à plus forte raison pour ...

- Stop, interrompit KENARDEL, arrête là ton homélie, Monsieur le conformiste, j'ai horreur qu'on me fasse de la morale - d'ailleurs je suis prêt, je mets le cap sur le "Demi-Dieu" et à moi les petites femmes - Viens-tu avec moi?

- Non, je ne suis pas prêt et j'ai à réfléchir!

- Sur le regard de Madame BOURGEROT transparent comme un lac, profond comme un gouffre et autres clichés. Cogite en paix, moi je vais m'amuser, et à demain 8 heures au P.C. d'escadrille.

Il sortit et repassant la tête par la porte entrebaillée blagua une dernière fois:

- Au revoir, penseur!

De temps à autre nos deux amis allaient rendre visite à

Sylviane qui s'ennuyait lorsque son mari, retenu par le service, était absent.

Jean discutait psychologie avec elle et Max racontait ses bonnes fortunes.

Comme disait le jeune Sergent, le ménage ne tournait "pas rond" et deux ou trois fois ils constatèrent de l'irritation entre les deux époux, pour des motifs futiles. Les yeux si caressants et sensuels, les yeux magnifiques de Sylviane prenaient une expression dure, et Philippe arrêtait la discussion d'un geste et se plongeait dans la lecture d'un journal.

- C'est une femme qui n'est pas maîtresse de ses nerfs, dit plus tard le Sergent Chef à Max en commentant un de ces incidents qui se renouvelaient plus souvent.

- Elle doit être formidable en amour, pensa Max tout haut.

Jean n'insista pas. Décidément leur point de vue n'était pas le même.

Chaque jour, de plus en plus, Jean songeait à Sylviane, le soir il lui consacrait ses pensées, comme on prie, avant de s'endormir. La chère image passait et repassait devant ses yeux.

La vision de Sylviane s'imposait sans cesse. Les rêves eux-mêmes étaient pleins de Sylviane.

Ses visites devinrent plus fréquentes, la présence de cette femme lui devenait indispensable.

Il cherchait toujours à la définir constatant à la fois la mésentente existant entre Philippe et sa femme, et malgré tout, aussi, leur amour qui était réel, solide base sur laquelle s'édifiait précisément cet amas confus de malentendus. Sylviane aimait Philippe, Jean le sentait, le devinait. Cette jalousie qu'elle dissimulait mal et qu'il avait cru issue de l'orgueil, c'était de l'amour qui gisait là, tel un filon peu profond qui fait pivoter la baguette du sourcier, mais qu'on néglige parce qu'on a ses préoccupations, ses soucis, ces petits riens dont on encombre sa vie faute de réfléchir et de comprendre.

Leurs conversations devenaient plus libres et la sensibilité de Sylviane la laissait toute troublée, toute petite, effacée presque, en face de lui. Elle d'admirait et cet amour qui était en elle et que Jean découvrait à chaque visite, cet amour, comme elle l'eut reporté sur lui, sans savoir vraiment, sans sentir qu'elle eut mal agi.

Son mari, au temps peu lointain de son mariage, lui avait fait entrevoir un trésor qu'il avait laissé s'enfouir sous la vie, et un homme venait qui écartait la vie et le trésor brillait

chaque jour d'avantage. Etait-ce bien cet homme là qui était aimable, était-ce celui qui le premier avait enchanté son coeur. Elle ne savait! elle ne voulait pas savoir. Elle tendait les mains pour caresser à nouveau ce trésor qu'elle croyait perdu et qui reparaisait dégagé de sa gangue de petits soucis, de petits chagrins, de routines, d'accoutumance....

A chaque entrevue, Jean sentait un désir violent s'emparer de lui, mais sa conception de la camaraderie, son loyalisme envers un ami, lui interdisait la pensée même de posséder cette femme et l'idée de lui voler un baiser lui était odieuse.

Le jeu était dangereux, il marchait au bord du précipice du pas sûr du mulet, mais parfois si le pied est sûr, c'est le sol qui est friable....

Il n'osait s'avouer combien il aimait Sylviane, il n'osait comprendre qu'elle aussi ressentait un étrange besoin d'être en sa compagnie - de le voir - de lui parler - de sentir sa présence.

A chaque visite, leurs regards se pénétraient mutuellement, leurs deux âmes communiaient, leurs esprits se mêlaient en une étreinte éthérée, leurs subconsciouss étaient amants.

Un jour, cependant, au hasard d'un faux mouvement, il sentit tout contre lui le corps délicat de cette femme. Elle laissa sa tête au creux de son épaule et ses yeux admirables exprimèrent tant de tendresse, de passion même, que Jean fut invinciblement tenté de refermer son bras sur cette chair aimée, de plier cette taille souple et sceller cette bouche entr'ouverte, d'un baiser fou....

Cela ne dura qu'une seconde. Le sol avait manqué, mais le pied tenait bon quand même, à peine un faux pas ...

Il se ressaisit aussitôt et se mit à parler de Philippe.

Il décrivit avec une volubilité qui masquait mal son trouble, son amitié pour lui et tenta de le magnifier aux yeux de Sylviane.

- Philippe ne me comprend pas! se plaignait-elle.

- Non Sylviane, c'est vous qui exigez qu'il vous accepte telle que vous êtes, avec votre tempérament, votre physiologie féminine, vos défauts même, mais, vous? L'acceptez-vous tel qu'il est?

"Les humains sont avant tout des égoïstes, et deux êtres aussi différents qu'un homme et une femme, ayant des préoccupations aussi dissemblables, un point de vue des choses totalement opposé, ne veulent abdiquer aucune de leurs conceptions personnelles et vont ainsi dans la vie côte à côte sans jamais se rencontrer. Leur vie est brisée s'ils s'écartent l'un de l'autre,

mais il y aura toujours une distance entre eux sur le plan moral. Il y a des ménages qui me font penser aux rails de chemin de fer. Qu'on les sépare, leur vie devient impossible, et ils s'ignorent trop pour se rejoindre, et cependant ils mènent leur vie jusqu'au bout, mais Dieu que le paysage est sans joie.

"Vous aimez Philippe, Sylviane, croyez-moi, je le sais, le sens, et lui aussi vous aime, mais voilà il y a la vie commune

"Avez-vous remarqué comme la buée qui recouvre souvent la vitre d'un compartiment en hiver est toujours plus dense au moment où vous souhaiteriez voir dehors?

Vous l'essuyez d'un revers de votre main gantée, mais vous ne cassez pas le carreau.

"Vous seriez tellement suffoquée que vous ne verriez plus du tout ce paysage qui vous attirait.

"Ecartez doucement la buée de votre vie d'un geste de femme, mais, de grâce, ne vous révoltez pas et ne faites pas de bêtises, vous seriez suffoquée, asphyxiée même par la violence de la réalité....

"Vous êtes deux inconscients évoluant au milieu des malentendus peut-être, mais votre amour est trop réel, trop tangible pour ne pas tenter de le sauver. L'amour est un secteur avancé que l'on conquiert par stratégie avec l'aide de la griserie du combat, mais comme il faut de la ténacité, de l'héroïsme même, pour savoir conserver cette position.

"Pas d'abandon de poste ma petite Sylviane, c'est trop cruel de faire souffrir ceux qui vous aiment Et Philippe a tant d'amour pour vous....

Quand il releva la tête, il vit que les yeux de Sylviane étaient humides.

- Partez Jean, vous grondez trop bien, et je n'aurai pas votre courage....

Mais il reprit doucement, la voie pleine de tendresse:

- Philippe a besoin de bonheur, de sa part de bonheur, et c'est vous qui la lui donnerez, j'en suis certain, Sylviane, car son bonheur à lui engendrera votre bonheur à vous, et seule la vie que vous mènerez à ses côtés vaudra la peine d'être vécue.

Leurs regards se croisèrent une dernière fois, comme si tout cet impossible amour dont leurs coeurs débordaient prenait un moment consistance avant que de se fondre à nouveau dans l'irréel.

Le lendemain, Max revenait en vélo à travers le petit bois qui séparait le village du terrain d'aviation. Il pédalait sur la route en chantonnant car la petite Lulu qu'il venait de quitter était charmante et promettait de beaux lendemains.

Un peu à gauche, il aperçut Sylviane qui cueillait les derniers champignons de la saison.

- Hello Sylviane.

- Houhou! Max.

- Que diable faites-vous là divinité sylvestre?

- Et vous vilain coureur en quête d'aventures?

- Eh! Eh! qui sait!

Il posa son vélo en bordure de la route et se dirigea vers Sylviane qui lui souriait.

Max savait difficilement faire conversation avec une jolie femme sans flirter.

Ce qu'il fit.

Max savait difficilement flirter sans que ses mains ne cherchassent à apprécier de façon précise les charmes d'une jolie femme.

Ce qu'il fit.

Sylviane se défendit un peu, s'éloigna, fut poursuivie, gronda aussi.

"Max, si on nous voyait!

"Max, je le dirai à Philippe!

Ouh! la rapporteuse.

Max savait difficilement demeurer seul auprès d'une jolie femme sans vouloir l'embrasser:

Ce qu'il tenta.

Il prit la taille de Sylviane par surprise et la serrant contre lui, chercha ses lèvres

C'est à ce moment que Jean, qui conduisait la voiture du Capitaine, passa sur la route.

Il vit d'abord le vélo de Max, il vit Sylviane....

Il vit Max Il vit Sylviane et Max

Devant sa paleur subite, le capitaine s'inquiéta:

"Un malaise, DELTEUIL! Passez-moi le volant si vous ne vous sentez pas bien!"

- Volontiers, Mon Capitaine....

Non vraiment il n'aurait pas pu conduire plus longtemps. Ses mains devenues subitement moites tremblaient. Sa tête bourdonnait, il était anéanti.

Le capitaine s'installait au volant en expliquant:

"Ce n'est rien ça, DELTEUIL, c'est l'estomac, j'ai eu ça au Maroc en 26, mais le toubib là-bas m'avait donné une sorte de poudre blanche....

Mais Jean n'écoutait pas, il revoyait sans cesse: Max-Sylviane - Sylviane-Max.

Lui, ce gamin - ce sauteur

Elle! Ah! Elle la garce

Il était écoeuré. Quelle déception. Tous ses vains scrupules lui remontaient à l'esprit, détruisant ses illusions comme une coulée de lave détruit les rians villages napolitains.

Quel effondrement!

Quand Max rentra le soir comme à l'ordinaire, très tard, Jean fit mine de dormir et le lendemain matin il partit au terrain sans l'attendre.

Patrouille d'Alerte : Lieutenant BOURGEROT
St Chef DELTEUIL
Sergent KENARDEL

indiquait une note affichée au P.C.

Philippe était déjà en tenue de vol, le casque et l'inhalateur sur la table à côté de lui, il potassait les fiches météo de la matinée

- Bonjour Jean, bien dormi?

- Oh! Oh! Mon Lieutenant !!! Eh bien moi Chef !! J'ai mal dormi, Sylviane était nerveuse au possible. J'ai eu tort de lui dire que nous étions d'alerte ce matin, ce doit être cela qui la tourmentait

- Peut-être

- La pauvre gosse elle ne vit pas à chaque fois que je dois voler. Manque de chance pour la femme d'un aviateur, même de réserve....

Jean se força à sourire

- Toi tu t'es levé de mauvais pied, mon vieux, secoue-toi nous allons sans doute avoir du travail. Tiens, vois la météo, ce léger brouillard va se lever, le ciel est pur, le vent calme, regarde l'isobare, l'anticyclone scandinave va nous amener des vents d'Est. Beau temps pour 24 heures au moins.

A ce moment Max arriva tout essoufflé.

Après avoir salué militairement, il se dirigea vers BOURGEROT:

- Pas trop en retard? Non!...

- Si tu fais les demandes et les réponses, inutile de questionner, répliqua en riant le lieutenant, puis, regardant sa montre: "Sergent KENARDEL, serez aux arrêts, 5 minutes de retard."

"Allez mon vieux, passe vite ta tenue de vol, on peut décoller d'un moment à l'autre.

Jean était très occupé à boucler son parachute et avait évité le bonjour de Max, puis il s'absorba dans les fiches météo posant sans cesse des questions à Philippe, pour masquer sa nervosité:

- Pas de brume sur la forêt noire. Les crêtes des Vosges sont débouchées. Isotherme 0 à 1700 mètres dis-tu? Givrage à peu près nul.

La sonnerie du téléphone grelotta, amenant un silence subit.

A mi-voix quelqu'un dit: "Le C.R.".

En effet, le poste du centre de renseignements commentait:

"Trois avions, d'identité douteuse, ont franchi nos lignes à 8h.15, se dirigeant dans la direction de 29 TA.

On entendait nasiller l'appareil tandis que l'officier, toujours l'oreille collée à l'écouteur, répétait chaque mot.

Avant même que l'ordre leur vint du P.C. du groupe, Philippe et ses deux sous-officiers coiffèrent leurs casques, assurèrent leur parachute et coururent à leurs appareils.

De loin, les mécaniciens voyant venir les pilotes, brasèrent l'hélice pour la mettre sous la compression.

Les moteurs tournèrent au point fixe.

"Ordre de décoller, hurla, l'officier de service, arrivé au pas de course au milieu du grondement des moteurs.

Les trois Morane s'ébranlèrent et, prenant de la vitesse sur le terrain, s'élevèrent rapidement.

Du sol on vit les roues se replier lentement et les trois appareils aile dans aile, amorcer un virage au bout de la piste.

Un passage impeccable au-dessus du P.C. et ils disparurent vers le Nord-Est.

Tout-à-coup, l'avion de Philippe qui était en tête battit de l'aile. Trois masses noires étaient sorties d'un petit nuage à cinq cents mètres à gauche à un niveau inférieur à eux.

Les Morane virèrent, se divisèrent en gerbe, et, chacun choisissant son adversaire, piqua droit dessus.

On distinguait très bien maintenant la croix noire sur le fuselage. Les mitrailleuses crachaient à plein tube tandis que les Messerschmidt, ayant aperçu le danger, se divisaient eux aussi pour donner moins de prise à l'attaque.

Philippe fut assez heureux, dès le début de l'action, pour toucher mortellement son adversaire à la deuxième passe par le dessous, mais un de ses cylindres crevé par une balle laissait échapper une fumée d'huile brûlée qui envahissait l'habitacle et, suffoqué, il dut regagner rapidement le terrain et atterrir.

Max vidait ses chargeurs attaquant sans cesse avec un admirable courage. Mais le Messerschmidt décrivait de grands cercles comme pour fatiguer le Morane.

L'allemand tirait peu attendant l'épuisement des munitions chez son adversaire, pour l'attaquer à son aise.

Jean, plus posé que le Sergent KENARDEL, ne tirait que lorsqu'il jugeait que ses coups pouvaient porter.

D'ailleurs son ennemi décontenancé par sa technique cherchait à s'enfuir, Jean le vit se diriger vers un nid de D.C.A. où il avait ordre de ne pas le poursuivre.

Son rôle était terminé, aux artilleurs maintenant.

Il mit le cap sur le lieu où il avait laissé Max et son ennemi en présence.

Ils avaient dévié vers l'Est et Jean mit un moment à les retrouver.

La mitrailleuse du petit sergent était muette, les camemberts vides de leur substance de mort gisaient creux et stupides. Les sacs à douilles gonflés encombraient l'habitacle.

KENARDEL serrait les dents de rage et cherchait à distancer le Messerschmidt qui tournait toujours tel un grand oiseau de proie. La croix gammée traçait ses cercles maléfiques autour de sa victime promise.

Le Morane était criblé de balles et la manoeuvre se trouvait gênée par la rupture d'une commande.

Jean qui arrivait à plein moteur pointa sa mitrailleuse sur l'arrière de l'allemand.

Il pressa sur la gâchette. Tac, tac, tac. Puis, plus rien.

Il jura et lâcha l'arme enraillée, désormais inutile.

A ce moment, il vit nettement l'allemand se disposer à tirer Max de haut en bas et d'arrière en avant.

Posément, dans la ligne de Mire, une vraie cible.

Max sentant le danger, essayait de zigzaguer telle une bécasse blessée, mais les commandes rendaient mal...

Le sang monta à la tête de Jean.

Il hurla: "Max, mon petit Max".

Et fou de rage, inconscient, à pleine gomme, il vint se jeter sur le Messerschmidt.

Les deux appareils s'abattirent au sol avec un horrible bruit de ferraille....

Quand il rouvrit les yeux, à l'hôpital, il vit Max à ses côtés.

Il lui dit faiblement:

"Tu t'en es tiré mon vieux".

- KENARDEL émotionné, lui répondit:

"Oui, mon pauvre Jean, mais toi....

- Ne t'occupe pas de moi, raconte....

Et Max en peu de mots lui narra son atterrissage sans histoire après la chute de l'allemand.

- Je savais que je m'en tirerais, conclua-t-il.

- Ah! tu savais?

- Oui, reprit le Sergent, à chaque fois qu'une aventure amoureuse se tourne en défaite, j'ai un coup de chance après.

- Ça ne gaze plus Lulu et toi?

- Non, ce n'est pas Lulu... dit-il embarrassé, je voulais te dire hier, mais tu dormais quand je suis rentré, ... c'est plutôt une confession, j'ai voulu blaguer un peu, avec Sylviane. Oh! tu sais un petit peu et...

- Et? ...

- Bien j'ai reçu une giffle magistrale. Ah! je ne peux pas m'y faire aux femmes fidèles. Tu ne m'en veux pas dis? Ca ne tirait pas à conséquence, tu sais comme je suis, c'est plus fort que moi. Mais sacré Philippe, il peut se vanter d'avoir une femme sérieuse!

Jean lui tendit sa main et dans ses yeux où brillait la fièvre, un immense apaisement apparut, que Max ne soupçonna pas.

Ah! il pouvait mourir en paix maintenant, Sylviane reprenait toute son auréole dans son esprit. Son coeur battait de bonheur dans son pauvre corps meurtri, déchiqueté, brisé.

Quand Max sortit il aperçut Sylviane qui se dirigeait, conduite par une infirmière, vers le lit de DELTEUIL.

Philippe s'entretenait avec le medecin-chef.

- Vous croyez vraiment qu'il n'y a plus d'espoir, Docteur?

- Nous allons tenter l'impossible mon Lieutenant! Mais il est très mal.

Sylviane s'était approchée du lit où le blessé épuisé par sa joie, anéantie par ce bonheur cent fois supérieur aux forces qui lui restaient, gisait les yeux clos, le visage blême.

Elle lui prit doucement la main.

Il ouvrit les yeux, la reconnut, la regarda de toute son âme.

Elle s'efforça de sourire.

Elle revit une fois encore ce regard qui l'avait grisée, vaincue, séduite. Il semblait agrandi, sans bornes, démesuré, irréel, infini.

Son coeur trop gonflé lui faisait mal et, essayant de le contenir, elle respirait à grands coups qui soulevaient sa poitrine comme des hauts de coeur.

- Vous souffrez, Jean?

- Non Plus maintenant Et Philippe, articula-t-il péniblement.

- Il est là, il va venir vous voir, et, quand vous serez guéri

Il s'interrompit et dit encore:

- Votre bonheur tient dans son bonheur, Sylviane ma petite Sylviane.

Philippe qui arrivait passa de l'autre côté du lit.

Jean tendit son autre main.

"Mon vieux Philippe, Ma petite Sylviane.

Il les regarda, lentement, l'un après l'autre, esquissa un sourire où toute la douceur de son être se peignit une dernière fois.

Puis, sa tête retomba sur l'oreiller.

Philippe ramena doucement la main de son camarade sur sa poitrine, Sylviane fit de même.

Ils restèrent un moment ainsi les mains jointes sur celles de leur pauvre ami.

Puis, ils relevèrent la tête, et, à travers les larmes qui leur brouillaient les yeux, leurs deux coeurs se rencontrèrent, se découvrirent presque et ils sentirent que cet être si délicat, si bon, si loyal, leur avait légué avec sa belle âme, tout l'amour dont il était capable. Dépôt sacré qui deviendrait leur culte.

"S'aimer pour son souvenir"

Le lendemain, les journaux annonçaient:

Communiqué du même Novembre au soir:

"Journée calme dans l'ensemble. Une patrouille aérienne ayant pris en chasse 3 appareils ennemis du type Messerschmidt a réussi à en abattre deux tandis que le troisième était descendu par la D.C.A.

Tous les pilotes sont rentrés à leur base. Un sous-officier blessé durant le combat a succombé à l'hôpital.

FIN

A. VALADE